

## Lettre de Cacouna

Cacouna, 15 août 1902.

Ma chère Françoise,

DEPUIS si longtemps que nous vous attendons et que vous ne venez pas, cela commence à impatienter vos amies. Montréal est-il donc si captivant cette année que vous ne puissiez vous arracher aux délices de la métropole? Et pourtant, ma chère amie vous manquez des spectacles et des scènes qui vaudraient bien l'honneur d'une relation imprimée. Plus d'une fois, j'ai songé au plaisir que vous éprouveriez à être témoin des intrigues coquettes et rusées de Cupidon, qui est venu, lui aussi, passer la belle saison à Cacouna. Il est descendu armes et bagages dans une jolie villa au bord de la mer, et ne craint pas d'être indiscret en prolongeant un séjour dont la durée promet d'être plus longue que celle d'une villégiature ordinaire. Je vous avoue que je suis très reconnaissante à ce petit dieu de son voyage à l'eau salée, car nous lui sommes redevables de moments d'instinctuel plaisir.

Dans cette maison bénie où se trouve un petit coin du ciel, il y a deux sœurs que pour l'intelligence de ce récit, je dois d'abord vous présenter.

Voici l'aînée, une jolie brunette de vingt ans, aux yeux noirs et aux longs cils, sur qui le petit dieu malin a dirigé d'un main sûre, les flèches délicieusement empoisonnées de son carquois! Elle est gravement atteinte, la pauvre enfant, mais comme toutes les malades qui souffrent d'un mal qui ne pardonne pas, elle s'illusionne sur son cas, et ne veut pas croire au sérieux de son état.

L'objet de ses soupirs et de sesangoisses est un jeune étudiant en droit de Québec, de passage à Cacouna, venu pour étudier la place, afin de savoir si elle ne serait pas dans un avenir prochain, favorable aux divisions et aux discordes. Louise, c'est le nom de notre héroïne, travaille à attirer le futur avocat dans les filets enchanteurs d'un amour partagé, se réservant, je suppose, après le mariage, les divergences d'opinion qui pourraient mettre à profit la science du

droit que devraient posséder tous les maris.

L'amour étant un microbe essentiellement dangereux, Anne, la cadette, de trois ans plus jeune que sa sœur, ne lui cède en rien sous le rapport des visées matrimoniales, ce qui prouve une fois de plus la véracité de ces lignes si bien connues :

"A toute âme bien née," etc., etc.

Tout de même la jeune sœur a un immense avantage sur son aînée, attendu que l'écu de son cœur demeure à Cacouna même, ce qui procure à Anne une occasion permanente d'exercer ses talents de coquetterie, talents qu'elle possède d'ailleurs à un degré presque méritoire. Le monsieur en question joint à un physique avantageux, un état de fortune qui ne l'est pas moins, ce qui, vous le savez, n'est pas un obstacle à l'éclosion des doux sentiments. Le plus compliqué de l'affaire est que chacun de nos héros habite, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, du village, de sorte que l'embarras est grand quand il s'agit d'un tour de voiture à faire. L'une tire à droite, l'autre à gauche, et l'on se dispute à tel point sur l'opportunité des deux voies à prendre, que plus d'une fois, de concert avec une cousine de ces demoiselles, jeune québécoise en promenade chez elles et à qui je dois l'honneur deux fois goûté d'avoir fait leur connaissance, je cherchais en vain des yeux un chemin autre que celui du roi, et dont la situation dans l'ordre de la "rose des vents" put concilier les deux partis. A bout d'éloquence, Louise, quand c'est à son tour d'être lésée, descend de voiture, nous laissant en proie à un fou-rire maîtrisé à grand-peine, et ne tarde pas à disparaître derrière les rochers qui avoisinent sa demeure, et où il fait si bon, je suppose, rêver à ce qu'on aime.

Lorsque Anne est en cause, les choses se passent plus simplement. Après nous avoir laissées, elle se dirige sans fausse honte vers un coquet magasin gris perle où la sœur du financier sert de prétexte aux visites de notre jeune amie. Qui oserait nier que les sœurs des frères ne sont pas parfois des bénédictions....

Je ne vous ai pas encore dit que la cousine de nos héroïnes, Adrienne, inspire à celles-ci que l'amour rend

farouches, une crainte qui, dans ce cas-ci n'est pas le commencement de la sagesse, mais celui d'une jalousie qui pour être flatteuse n'en est pas moins incommode.

—Je suis prise entre deux feux, me disait en riant Adrienne, il y a quelque temps. Si je fais l'éloge du futur avocat, on me soupçonne de vouloir me l'accaparer ; si je suis muette à l'égard du marchand, Anne devient de glace à mon endroit.

En filles de la ville peu gâtées sur ce rapport, Adrienne et moi aimons à courir les champs pour y recueillir et manger les fruits savoureux dont les plaines du bas de Québec abondent. Adrienne nous suit volontiers, habituée qu'elle est à se passer de son admirateur, lequel, en homme pratique, sait faire aller les affaires de finance avant celle de l'amour. Il n'en est pas de même de Louise qui, gâtée par M. l'Étudiant en vacance sait toujours faire valoir à propos ses talents de bonne ménagère quand elle prévoit que celui-ci ne fera pas partie de l'excursion. La semaine dernière nous décidâmes subitement un pique-nique dans la forêt voisine, où se trouvent les framboises les plus succulentes que j'aie jamais mangées, ce qui aurait fait vos délices, Françoise, vous que les bonnes choses ne laissent jamais indifférente.

Pendant que la mère des héroïnes commandait la voiture, je vis Louise subrepticement glisser un billet dans la main de son petit frère, bambin de dix ans, qui, rompu apparemment à ce genre de communication, disparut en quelques minutes. Les préparatifs étaient terminés, et nous allions partir, au grand désespoir de l'auteur du billet en question qui s'évertuait à trouver mille prétextes pour retarder le départ, quand tout à coup nous vîmes surgir du fond de l'avenue, un jeune homme dont la vue fit rougir de bonheur la rusée Louise.

—Quelle idée, dit Anne, qui, devinant d'où venait le coup, n'était probablement pas fâchée de soulager un léger désappointement ; nous n'aurons jamais assez de place pour tout le monde.

—Tu aurais préféré un ballot de marchandises, je suppose, répondit la sœur aînée d'un ton moqueur.